

230

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 30 Juin 1892, à 1 heure

PAR MATHURIN LEISSEN,

Né à Candan (Morbihan), le 13 Février 1868.

HYGIÈNE DES CAMPAGNES BRETONNES

ET

PARTICULIÈREMENT MORBIHANNAISES

Président : M. PROUST, Professeur.

*Juges : MM. } BROUARDEL, Professeur.
 } CHANTEMESSE et NETTER, Agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15 — Rue Racine — 15

1892

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

233

Année 1892

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 30 Juin 1892, à 1 heure

PAR MATHURIN LEISSEN,

Né à Candan (Morbihan), le 13 Février 1868.

HYGIÈNE DES CAMPAGNES BRETONNES

ET

PARTICULIÈREMENT MORBIHANNaises

Président : M. PROUST, Professeur.

Juges : MM. } BROUARDEL, Professeur.
 } CHANTEMESSE et NETTER, Agrégés.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15 — Rue Racine — 15

1892

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen M.	BROUARDEL.
Professeurs	MM.
Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique médicales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale.....	DEBOVE.
Anatomie pathologique.....	LANNELONGUE.
Histologie.....	CORNIL.
Opérations et appareils.....	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie.....	TILLAUX.
Thérapeutique et matière médicale.....	REGNAULD.
Hygiène.....	HAYEM.
Médecine légale.....	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.....	LABOULBENE.
	STRAUS.
	SEE (G.).
Clinique médicale.....	POTAIN.
	JACCOUD.
	PETER.
	GRANCHER.
Maladie des enfants.....	
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en- céphale.....	BALL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux.....	CHARCOT.
Clinique chirurgicale.....	VERNEUIL.
	LE FORT.
	DUPLAY.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	LE DENTU.
	GUYON.
Clinique ophthalmologique.....	PANAS.
Clinique d'accouchement.....	TARNIER.
	PINARD.

Professeurs honoraires

MM. GAVARRET, SAPPEY, HARDY, PAJOT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	GILBERT.	NETTER.	RICARD.
BAR.	GLEY.	POIRIER, chef des	ROBIN (ALBERT)
BLANCHARD.	HANOT.	travaux anatomi-	SCHWARTZ.
BRISAUD.	HUTINEL.	ques.	SEGOND.
BRUN.	JALAGUIER.	POUCHET.	TUFFIER.
CAMPENON.	KIRMISSON.	QUENU.	VILLEJEAN.
CHANTEMESSE.	LETULLE.	QUINQUAUD.	WEISS.
CHAUFFARD.	MARIE.	REITERER.	
DEJERINE.	MAYGRIER.	REYNIER.	
FAUCONNIER.	NELATON.	RIBEMONT-DESS.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A CEUX QUI M'AIMENT

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PROUST

Inspecteur général des Services sanitaires

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

INTRODUCTION

La Bretagne armoricaine, cette péninsule qui, à l'ouest de la France, s'avance si loin dans l'Océan atlantique, offre à l'Hygiéniste français un champ tout nouveau et tout particulier d'études. La population qui l'habite est en effet absolument différente des autres populations françaises, et par la race, et par les mœurs.

Fils de cultivateurs bretons, et aimant mon pays comme tous ses enfants l'aiment, j'ai voulu faire une thèse qui fût utile à mes compatriotes. M'aidant donc des travaux des illustres hygiénistes modernes et de ce que j'ai pu recueillir moi-même pendant mes vacances, j'ai choisi comme sujet de mon ouvrage inaugural : *L'Hygiène des campagnes bretonnes et particulièrement Morbihannaises*, espérant faire pénétrer ainsi (grâce à une large distribution de thèses à mes amis) les idées sanitaires dans nos campagnes. Etrange est la facilité et la bonne foi avec laquelle le peuple en France, et

surtout dans notre Bretagne, accepte les idées les plus bizarres, les pratiques les plus grotesques, et repousse les prescriptions de la science actuelle. Il est aussi fort curieux de remarquer combien sont défigurées les théories scientifiques tombées dans le domaine public, et à quelles applications ridicules elles donnent quelquefois lieu. Quel sera le sort de la théorie microbienne dans quelques années d'ici, expliquée au coin du feu par un savant de village ?

L'Hygiène, qu'on a définie comme la science ayant pour objet le choix des moyens propres à entretenir et à améliorer l'action normale des organes, est aussi, à un certain point de vue, la science qui combat les routines médicales.

J'ai divisé mon ouvrage en sept chapitres :

Dans le premier, je m'occupe de la démographie ;

Dans le second, de l'habitation et de ses dépendances ; j'essaye de prouver que l'endémicité de certaines maladies contagieuses en Bretagne vient d'un manque absolu dans sa tenue et sa construction.

J'aborde la grosse question de l'alimentation, dans le troisième chapitre.

Dans le quatrième, je traite rapidement du vêtement et des soins corporels, pour arriver plus vite, dans le cinquième, aux maladies épidémiques.

Le sixième chapitre est consacré à l'accouchement et à l'enfance ;

Enfin je termine par le septième, traitant de l'Hygiène professionnelle, au point seulement de ce qu'elle peut présenter de particulier, et je conclus.

Je n'ai pas voulu aborder l'Hygiène des populations maritimes, Hygiène très compliquée et toute spéciale que je compte, si j'en ai le temps, traiter quand j'aurai plus d'expérience.

Je ne saurais terminer cette introduction sans remercier M. Proust, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, médecin à l'Hôtel-Dieu, d'avoir bien voulu accepter la présidence de ma thèse. Je ne veux pas non plus oublier M. Laënnec, directeur de l'Ecole de Médecine de Nantes, ni MM. Dianoux, Malherbe fils, Ollive, Attimont, professeurs à la même Ecole, et je les prie de recevoir ici tous mes remerciements respectueux pour la bienveillance et l'amabilité qu'ils ont eu pour moi pendant mes cinq années d'études.

Je ne pourrais, sans manquer au plus élémentaire et au plus doux de mes devoirs, oublier ici mes bons et tendres parents, qui depuis mon enfance ont tout sacrifié pour me faire parvenir au but que j'atteins aujourd'hui. Ce n'est pas seulement ma thèse que je leur offre; c'est par une longue et continuelle affection que je veux leur prouver mon profond et dévoué amour filial.

CHAPITRE PREMIER

Démographie.

Dans cette thèse, ne désirant m'occuper exclusivement que des départements réellement bretons (Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord), je négligerai complètement la Loire-Inférieure et l'Ille-et-Vilaine, qui ne le sont que de nom et du tout par les mœurs.

Nos départements, situés entre le 47° et le 49° degré de latitude, jouissent d'un climat très doux, mais très pluvieux, sans changement brusque de température, c'est le *climat armoricain* le plus tempéré des sept par lesquels on divise ordinairement la France.

Ils sont occupés par deux races absolument différentes :

1° A l'est une population non bretonnante, occupant le tiers du Morbihan et la moitié des Côtes-du-Nord, appelée Gallo par leurs voisins et parlant un patois dérivé du vieux français et du latin. Elle n'a pas de type physique bien tranché et semble formée d'éléments

divers ayant peuplé successivement les landes qu'avaient dépeuplées la lutte acharnée soutenue par les Armoricains contre les Romains.

Cette race a le privilège (c'en est un triste) d'avoir la dyssenterie épidémique constamment sur son territoire, tandis qu'elle n'envahit que rarement le pays occupé par la race bretonnante.

M. le docteur A. Fouquet, médecin des épidémies l'a fait ressortir vivement dans un opuscule publié à Vannes, en 1891, et intitulé : *Compte-rendu des épidémies et des travaux des Conseils d'Hygiène du Morbihan en 1890.*

Il ne sait s'il faut attribuer ces endémies ou à la nature schisteuse du sol (elle est granitique dans les autres parties) ou à la différence de race.

« Je ne dirai que le Gallo diffère encore physiologiquement au point d'avoir une pathologie différente ;
« mais il n'est pas absurde d'attribuer à l'opposition
« des habitudes, de son régime alimentaire, de son
« état social, une influence sur sa morbidité et sa mortalité. »

Ce sont les habitants les plus sales de la Bretagne et aussi les plus pauvres et les plus dénués de tous.

2° La partie bretonnante comprenant les deux tiers du Morbihan, le Finistère tout entier et la moitié des Côtes-du-Nord : population évaluée à peu près à 1,200,000 âmes parlant une langue dérivée du celtique et parlée encore aujourd'hui en Angleterre au pays de Galles.

Cette population n'est pas, comme on serait tenté de le croire, une race unique et sans mélange, elle se

divise au contraire en deux types absolument différents.

A. Sur les côtes on trouve une population grande, forte, au crâne volumineux, aux maxillaires larges, massives ; les cheveux sont blancs-blonds pendant l'enfance, jaunes ou châains à l'âge adulte ; yeux bleus, teint blanc et frais, présentant, en somme, le caractère des races kymriques. Ce sont les descendants des Bretons venus d'Angleterre au ^{ve} siècle, lorsqu'ils en furent chassés par les Anglo-Saxons.

Cette race occupant les parties les plus riches de la péninsule, est beaucoup plus vigoureuse que l'autre, aussi les maladies épidémiques la déciment moins, et n'était-ce une certaine tendance à l'alcoolisme, serait une des plus belles de l'Europe.

B. Les cantons centraux sont peuplés par les descendants des anciens Armoricaïns, refoulés il y a quatorze siècles par les envahisseurs, dont ils ont pris la langue. Ils sont plus petits, ont le crâne saillant en avant ; les cheveux lissés, plats, blonds dans l'enfance, châains ou bruns dans l'âge adulte ; yeux gris-clair ; la figure est large et le menton arrondi, le teint frais, mais moins que ceux de la côte (je parle, bien entendu, des cultivateurs). Ils présentent, en un mot, tous les traits de la race celtique.

Habitant les Monts d'Arré et les Montagnes Noires, ils végètent sur un sol stérile, ne se développent pas ; aussi sont-ils, au physique et au moral, très déprimés. Les habitants de la côte ont pour eux énormément de haine et de mépris. Ils sont sujets aux maladies de

peau, engendrées par leur malpropreté et le régime débilisant qu'ils suivent. Aussi, lassés de leurs misères, émigrent-ils en masse dans les grandes villes de l'ouest, dont ils alimentent la population ouvrière, à l'opposé des Bretons blonds, qui n'émigrent jamais.

Au point de vue du recrutement militaire, il y a chez eux 103 de refusés sur 1,000, tandis que sur la côte, il y a à peine 56 pour la même quantité.

Dans toute la péninsule, il y a peu de phtisiques et de myopes, mais en revanche, il y a énormément de kératites et de scrofuleux ; la pierre n'est pas connue, mais les bronchites chroniques, l'asthme, causés par la température humide du pays, pullulent. La goutte, que plusieurs auteurs signalent, n'existe que chez les bourgeois des villes, et tient au régime.

Si l'on ne tenait compte que des statistiques officielles, on croirait volontiers les campagnes bretonnes très peuplées. Nous voyons que le département du Finistère a 105 habitants par kilomètre carré et arrive donc, comme densité, le 10^e de France ; le département du Morbihan, avec 79 habitants, arrive le 19^e ; le département des Côtes-du-Nord avec 91 habitants arrive le 13^e.

La France n'a en effet, comme moyenne, que 72 habitants par kilomètre carré.

Mais il faut tenir compte des villes assez considérables de la côte, et surtout de l'agglomération des populations maritimes. Depuis l'embouchure de la Vilaine jusqu'à l'embouchure de la Rance, en passant par Brest, ce n'est qu'une succession de très gros villages.

La campagne, au contraire, est très déserte et il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les landes pour en être convaincu. Celles-ci occupent 692,000 hectares sur 2,070,000 de terrain. C'est le Morbihan qui en compte le plus, les Côtes-du-Nord le moins.

Les ménages sont pourtant nombreux et les unions fécondes; aussi la population s'accroît-elle rapidement. Nos départements arrivent en tête de ceux qui ont le plus de famille possédant 7 enfants; et le recensement de l'année dernière a placé nos départements immédiatement après celui du Nord comme augmentation de population; encore n'a-t-on pas compté tous les enfants du pays embarqués à bord des bateaux de l'Etat, ni n'a-t-on pas tenu compte de l'émigration énorme qui pousse vers Nantes, Angers, Le Havre, Saint-Nazaire, Paris, plusieurs milliers de mes compatriotes, chaque année.

Depuis 1801, le premier recensement officiel, le Finistère a gagné en chiffre rond, 270,000 habitants; les Côtes-du-Nord, 126,000; le Morbihan, 137,000. Dans chaque département, l'excédant des naissances sur les décès dépasse 3,000 en moyenne.

Le nombre des mort-nés est d'environ 800, ce qui porte à 2,400 le nombre de ces cas dans les trois départements dont nous nous occupons.

La vie moyenne est de 31 ans, comme dans tout le reste de la France; mais la mortalité sévit surtout dans ces contrées sur les petits enfants, elle atteint jusqu'à 14,56 pour 100 certaines années, grâce aux errements

de régime auquel on soumet les nourrissons a partir du deuxième et troisième mois.

Les mariages sont très nombreux : ils ont été en 1890 au nombre de 5,149 dans le Finistère, sur une population de 707,800 habitants; de 4,058 dans le Morbihan, sur une population de 535,200 habitants, et de 4,369 dans les Côtes-du-Nord, pour 628,200 habitants.

Les mariages consanguins sont peu nombreux, et blâmés par les populations agricoles. Ce n'est que dans les îles de Bretagne qu'on en rencontrent, et la nature seule y oblige.

Les suicides sont plus fréquents qu'on ne le croirait dans une population aussi religieuse. Ces crimes ont pour mobiles l'extrême misère des habitants ou un amour contrarié, ou sont tout simplement l'acte d'alcooliques inconscients.

Les crimes sont fort rares et presque toujours accomplis par des étrangers ou aux environs des grandes villes. Ce ne sont que de ceux, causés par des haines de famille, que l'on ait à reprocher aux cultivateurs bretons.

Les grosses fortunes abondent dans toute la Bretagne et les pauvres y sont très nombreux. La moyenne propriété ne se rencontre que dans les arrondissements de Lorient et de Quimperlé.

Le sort du fermier et du journalier agricole est intolérable dans nos campagnes. Ils sont toujours plongés dans une extrême misère, que l'on comprendra en apprenant qu'un journalier gagne 0 fr. 60 l'hiver et 1 fr. 50 l'été, une journalière 0 fr. 30 l'hiver et 0 fr. 45

l'été pour un travail de douze heures. Par-dessus le marché, ils sont nourris, mais quelle nourriture !

C'est cette classe qui fera l'objet de notre étude. La vie des châtelains ne présente ici aucune différence avec la vie des châtelains des autres pays. La classe bourgeoise habitant des maisons spacieuses, mangeant suffisamment, jouissant souvent d'une éducation soignée présente un tableau d'Hygiène convenable, et on trouve dans ces familles une moyenne de vie remarquable. Je suis sûr que si l'on établissait une statistique, on trouverait chez eux une moyenne de vie énorme. Cela se comprend, du reste ; ils n'ont ni la vie fatigante des châtelains qui, l'hiver se surmènent à Paris, ni les travaux pénibles du fermier. Ils jouissent de tous les avantages : air pur, vie large, exercice modéré.

Un fléau que je peux difficilement expliquer frappe pourtant ces riches familles campagnardes, je veux parler de la folie. Dans tous les asiles de la péninsule on rencontre énormément de fils ou de filles de famille atteints de lypémanie, de folie religieuse, de manie érotique. J'attribue cela à une éducation vicieuse et peut-être à l'hérédité. Ces enfants sont en effet élevés d'une façon défectueuse : envoyés au collège ou au couvent vers 10 ou 12 ans, ils n'y sont laissés que pour prendre une vague teinture qui ne leur permet pas de continuer seul leur avancement intellectuel et les différencie cependant des fermiers, leurs voisins. Condamnés en outre par des préjugés absurdes à garder un continuel décorum, ils ne peuvent s'amuser comme les autres jeunes gens ni aux noces, ni

aux assemblées. Leurs familles vivent en général dans un isolement complet. On comprend que leurs cerveaux prédisposés déjà par l'hérédité s'anémient petit à petit et les conduisent doucement à la folie. On ne peut l'attribuer ni à l'ivrognerie rare dans les grandes familles, ni à la syphilis inconnue dans nos campagnes. Je ne vois donc que les deux causes citées pouvant expliquer ces nombreux cas.

Dans les familles de fermiers et de journaliers, on trouve fréquemment des idiots appelés dans le langage populaire : Imocents. La misère noire de ces pauvres gens explique facilement ces cas. Le manque de nourriture, le surmenage déprime peu à peu le physique et le moral, et les descendants s'en ressentent. On voit ces idiots vêtus d'une longue robe, comme les enfants, assis au bord des routes, rire niaisement aux passants, et faire l'étonnement des étrangers. C'est dans les Montagnes Noires et les Mouts d'Arré qu'on en trouve le plus, dans la race brune et petite que j'ai signalée comme y habitant.

CHAPITRE II

Habitation.

Les habitations présentent naturellement les mêmes divisions que les habitants ; il y a les châteaux, les maisons bourgeoises et les fermes. Celles-ci seules nous occuperont, les autres ne présentant rien de particulier pouvant attirer notre attention.

Nous allons avoir à remuer bien de la misère et à contempler bien de vilains tableaux dans ces fermes où la femme, surmenée et accablée pour le nombre d'enfants, n'a ni le temps, ni la force de maintenir la propreté.

En général, la maison n'a qu'un rez-de-chaussée de niveau avec le sol, et une salle commune servant à tous les usages ; mal éclairée, souvent l'air et la lumière ne pénètrent que par la porte, ou s'il y a une fenêtre, elle est si petite qu'elle ne sert à rien ; l'aération est cependant assez convenablement faite, grâce aux fentes des portes et à la largeur de la cheminée. Le sol sert de ce

qu'on est convenu d'appeler plancher. Souvent il n'est pas même battu et est telle que la nature l'a fait. Aussi, à la longue, se creuse-t-il, par-ci par-là, de mares et de trous où tripotent les enfants et les poulets hardis, qui y viennent chercher les débris du repas.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur les meubles, nous serons peut-être satisfait comme amateur des beautés et des richesses bizarres qu'on y trouve, mais comme médecin nous gémirons de leur massivité qui, empêchant de les déplacer, empêche aussi de nettoyer. Le lit surtout nous choquera, composé d'un coffre porté sur quatre pieds assez hauts, il est fermé sur le devant par une vraie galerie qui monte jusqu'au plafond, ne laissant que juste la place pour qu'un homme entre, et encore cette ouverture est-elle masquée par des rideaux ou même des portes ouvragées souvent fermées pendant la nuit.

Ajoutons à cela que la place réservée dans une habitation rurale aux maîtres et aux domestiques est très exiguë; qu'il faut serrer les meubles le plus possible, réduire le nombre des lits au strict nécessaire, de sorte que le même sert souvent à deux hommes ou à trois enfants du même sexe. On comprendra alors la facilité de transmission des maladies contagieuses (Voir Observation I).

La toiture des maisons est en chaume, et ici j'ai le regret de n'être pas de l'avis de beaucoup d'hygiénistes qui blâment cette méthode. Elle a certes quelques inconvénients, mais que d'avantages pour le cultivateur. D'abord elle conserve une température uniforme

et ne laisse pas passer la chaleur de l'été et la fraîcheur de l'hiver comme l'ardoise; or c'est à considérer dans les maisons où souvent elle sert directement d'abri. Pour la même raison, s'il y a un grenier, les céréales, les pommes de terre se conservent mieux sous elle, car sous la toiture en ardoise elles subissent les gelées. En second lieu, dans nos pays sujets à de violentes bourrasques, une ardoise est bien vite enlevée, et c'est une affaire de la remplacer, enfin la pluie et la neige pénètrent très facilement à travers les interstices et viennent abîmer la récolte.

Les anciens villages étaient mieux situés que ceux que l'on bâtit de nos jours. C'est assez étrange que par instinct nos pères plaçaient bien leurs maisons sur le penchant des collines et à l'abri des vents d'ouest; les villages où il y a eu des monastères, sont surtout remarquables à cet égard. Aujourd'hui, pour plus de facilité de transport, on ne s'occupe pas si un marais est proche ou non, et l'on bâtit dans le fond des vallons. Aussi, les maisons sont-elles humides et malsaines; et rhumatismes, bronchites, fièvres pernicieuses pleuvent-ils sur la famille.

Il serait, je crois, facile avec un peu de soin, de pallier à tous les inconvénients que je viens de signaler.

J'ai entendu souvent reprocher aux Bretons la cohabitation avec les animaux; ceci est une exagération de touriste, jugeant un pays sur la vue d'une seule maison. Moi-même, j'ai parcouru à pied à peu près toute la Bretagne, et je ne l'ai constatée qu'une dizaine de

fois et dans des maisons très pauvres. J'ajouterai qu'ayant voyagé dans d'autres contrées de la France, je l'ai trouvée un peu partout où il y'avait de la misère, et notamment dans les landes de Gascogne.

Ce qui est vrai, c'est la trop grande proximité de l'écurie, que souvent une simple cloison ou un simple mur sépare de la chambre habitée par la famille. Dans certaines communes habitées par les races celtiques et gallo, notamment dans celles de Sulniac, Questembert, Oloen, Muzillac, à l'est du département du Morbihan, existe la curieuse manie de n'avoir qu'une seule entrée commune aux hommes et aux animaux.

On comprend aisément les nombreux inconvénients de ce voisinage au point de vue de l'Hygiène. En dehors de l'odeur forte et désagréable qui se répand dans la maison, toutes les maladies que l'homme prend des animaux sont facilement contractées et les nombreux cas de Gale, véritable fléau dans certaines communes, en font foi.

Des maladies plus dangereuses, telles que la Morve, le Farcin, peuvent ainsi être facilement communiquées.

« La Morve (et le Farcin qui en est une variété), écrit
« M. Proust, dans son remarquable *Traité d'Hygiène*,
« page 833, est une maladie spécifique, éminemment
« contagieuse, transmissible non seulement du Solipède
« au Solipède, mais encore à d'autres animaux (mouton, chèvre, etc.) et à l'homme, transmissible aussi
« de l'homme à l'homme, et capable de faire retour de
« l'homme au Solipède, par voie d'inoculation. La
« contagion de la Morve dans l'espèce chevaline n'est

« plus contestée, la transmission s'opère soit par le
« dépôt de la substance morveuse sur la peau ou sur
« la muqueuse nasale, saine ou excoriée, *soit par voie*
« *volatile, par le séjour d'animaux dans la même étable sans*
« *contact immédiat.* »

Et quelques lignes plus loin le même auteur continue :

« La Morve se communique du Solipède à l'homme
« de deux façons différentes, tantôt par inoculation
« et par contact, *tantôt par transmission volatile.* Dans
« le premier cas, les accidents que l'on observe d'abord
« sont ceux d'une angioleucite, d'une phlébite locale,
« d'une inflammation diffuse du tissu cellulaire dans
« une région du corps, et le plus souvent dans l'un des
« bras; puis surviennent les symptômes et les lésions
« de la Morve; dans le second, au début, on ne remar-
« que pas les symptômes locaux d'inoculation, mais
« tout d'abord se manifestent ceux d'une infection
« générale (Rayer). »

Le Charbon, cette terrible maladie qui, chaque année, enlève chez nous un certain nombre de victimes, peut de même être communiqué, grâce à la proximité de l'écurie.

En effet, dans le *Traité d'Hygiène* cité plus haut, nous lisons, pages 837 et 838 :

« La production spontanée du charbon chez l'homme,
« quoique soutenue par Bayle, doit être définitivement
« rejetée; il s'agit toujours de *cas de transmission* soit
« immédiate, soit médiate de l'animal à l'homme. »

L'écurie est en outre fort mal tenue. L'air et la

lumière-en sont exclus. Au lieu de placer la litière de chaque côté avec un peu de pente et un canal de drainage au milieu, on jette la paille, les feuilles, pêle-mêle, la faisant ainsi uniformément plate ; l'urine s'amasse alors dans les endroits les plus déclives. Il faut voir l'état de malpropreté des femmes qui traient les vaches, obligées qu'elles sont de se tenir accroupies sur cette ordure. Aussi, la décrépitude arrive-t-elle vite, et à trente ans les femmes journalières sont vieilles.

Il serait pourtant facile de drainer par des rigoles d'écoulement, et, de recueillir au dehors dans une fosse l'urine des animaux dont on pourrait alors arroser les fumiers, ayant ainsi le double avantage d'assainir l'écurie et d'engraisser les terres.

Le sol des maisons étant parfois plus bas que celui de l'écurie et de la cour, toute l'urine et toutes les eaux sales y viennent former des mares où les enfants tripotent, accompagnés par les poulets cherchant les reliefs du repas.

Les basses-cours situées près des maisons permettent à leurs habitants de venir continuellement souiller le logis de leurs excréments ; et de plus, ils y laissent leurs parasites parfois désagréables.

Mais ce qui choque le plus le médecin à la campagne, c'est l'état de la cour et du puits. Vers la fin de l'automne ou couvre, en effet, tous les alentours des maisons d'un épais tapis d'ajoncs, de feuilles mortes, de fougères et décombres variés sous ce fallacieux préjugé, qu'un *fumier n'est bon que quand on marche dessus*. Au bout d'un mois ou deux, sous l'effet de la pluie et

du temps, toute cette masse entre en fermentation, d'autant plus que hommes et bêtes y laissent leurs excréments et leurs urines. Le sol s'infiltré et va souiller la couche profonde d'eau. Au reste, il n'est pas nécessaire que cette couche soit souillée; le puits est toujours situé au beau milieu de cette tourbe; et l'on est fort étonné quand on ne connaît pas notre contrée, de voir comme un ilot, au milieu d'un marais fétide, un monument gracieux et pittoresque. Malheureusement, si l'extérieur est joli, l'intérieur est fort négligé; le pavage ne descend qu'un ou deux mètres dans l'intérieur du puits; et aussitôt que la pluie tombe, l'eau de la cour, immonde et sale, vient s'ajouter à l'eau de source, formant ainsi un bouillon de culture pour tout microbe arrivant par là.

Le puits est presque toujours entouré d'auges en pierre servant aux ménagères à laver leurs linges, et ajoutant ainsi une cause de souillure à celle que nous venons de signaler plus haut.

Tous les médecins de campagnes, tous les hygiénistes qui se sont occupés de nos contrées, sont unanimes à regarder la malpropreté de la maison, les amas de fumier dans la cour, la mauvaise situation et confection du puits comme les principaux facteurs des épidémies de Dysenterie, Fièvre typhoïde, Typhus, Choléra, devenues endémiques dans certaines contrées de Bretagne.

Il suffit que par une cause fortuite, un cas vienne à se déclarer dans un village, pour que la maladie s'y établisse et soit très difficile à expulser, une fois

l'eau de puits souillée ; et *faute de séquestrer* les habitants, le fait se reproduit dans les villages environnants (Voir Observation II).

Je vais citer à l'appui de mes opinions celle de plusieurs hygiénistes ayant étudié la question à différentes reprises.

1° *Dysenterie*. — J'extraits quelques lignes d'un ouvrage du docteur A. Fouquet, médecin des épidémies à Vannes, et intitulé : *Compte-rendu des épidémies et travaux des Conseils d'Hygiène du Morbihan en 1890* :

« La dysenterie actuelle qui règne épidémiquement,
« existe à l'état endémique dans les campagnes du
« Morbihan, et c'est à la malpropreté seule des habi-
« tants qu'il faut attribuer cette situation. Le cidre
« doux, l'ivrognerie, la misère, sont des facteurs
« importants qui ne viennent cependant qu'en second
« rang et bien après l'influence tellurique. C'est dans
« le sol recouvert de souillure héréditaire que vit et se
« conserve le microbe dysentérique, qui trouve dans
« la température douce de la fin de l'été les conditions
« favorables à sa culture spontanée. »

La dysenterie épidémique est une maladie qui éclate presque toujours vers la fin de l'été dans nos contrées. A cette époque, en effet, tout se réunit pour rendre son éclosion favorable : le cidre est encore rare, le paysan, surmené (dont est diminuée la qualité bactéricide du séum sanguin), se voit obligé de boire de l'eau, avec la nourriture insuffisante qu'il reçoit, il forme donc un champ tout ouvert à la culture du microbe. Or, il est presque impossible, une fois la maladie établie, de

faire stériliser les matières fécales ; on y arrive que dans de rares familles, les autres continuent à jeter dans la cour les excréments constituant ainsi un péril continuel pour le village. C'est une rude tâche pour les médecins de campagnes que de combattre ce fléau qui dure depuis bientôt un demi-siècle dans les cantons est du Morbihan et des Côtes-du-Nord, mais surtout dans ceux de Guer, Rochefort, Questembert, Muzillac, peuplés exclusivement par l'élément non bretonnant. Ainsi que nous l'avons dit, cette épidémie ne fait que de très rares excursions sur le territoire habité par la race blonde, et on ne l'a constatée qu'en 1887 à Hennequin, Pluvigner, Laval-Meudon, en 1888 à Neuillac, Longennet, et encore elle a relativement fait peu de victimes. Ainsi, en 1887, pour les trois communes citées, sur 977 cas, il n'y a eu que 131 décès, et en 1888, dans les deux communes atteintes, sur 88 cas, seulement 26 décès.

D'après le Dr Fouquet, les grandes épidémies, ou plutôt leur recrudescence, ont eu lieu en 1857, en 1870, 1871, et enfin en 1890.

« Ce qui ressort avec une complète évidence, écrit-il
« page 35 de l'opuscule cité, c'est que l'épidémie de
« dysenterie de cette année 1890 a été absolument
« semblable à celles qui se sont produites depuis cin-
« quante ans dans notre pays : c'est toujours le bassin
« de l'Oust et de la Vilaine qui est son habitat pré-
« féré, c'est dans les mêmes mois de l'année qu'elle a
« sévi avec ses mêmes symptômes, sa même gravité
« qu'autrefois, montrant la même aversion pour les

« villes et les gens soigneux de leur santé, n'élisant
« domicile que dans les logis malsains, mal tenus,
« encombrés. »

2° *Fièvre Typhoïde*. — Le même auteur rapporte aux mêmes causes, et surtout à la souillure de l'eau par les immondices de la cour, les épidémies qui, depuis cinq années, frappent continuellement toutes les populations de Bretagne, mais en particulier l'arrondissement de Dinan et celui de Lorient. Dans ce dernier, la moyenne des cas observés est, depuis cinq ans, de 760 avec 130 décès par an.

Aux causes précédentes, c'est-à-dire rejet des matières fécales sur le fumier, lavage des linges souillés dans les auges entourant le puits, il faut ajouter la funeste habitude, répandue dans nos campagnes, d'employer l'engrais humain en nature. Cela cause d'abord l'infection de l'atmosphère, et en second lieu la souillure des sources. Or, comme presque toutes les villes prennent leurs eaux au loin dans la campagne par des aqueducs, les cultivateurs rendent ainsi aux citadins les microbes qu'ils leur ont prêtés. Il est à espérer que les terribles leçons des années dernières feront réfléchir les municipalités.

3° *Typhus*. — Enfin je citerai encore, à l'appui de mes opinions, celle du Dr Turren, médecin de première classe de la marine, qui, à propos de l'épidémie de Typhus de l'île Tudy, est arrivé aux mêmes conclusions que moi. Dans un travail intitulé : *Épidémie de Typhus à l'île Tudy (Finistère)* (mai-août 1891), il écrit ceci (*Archives de Médecine navale et coloniale*) (mars 1892) :

« Je pense qu'à la cause prépondérante l'eau, il faut
« ajouter la disette et l'inanition. En effet, les pêcheurs
« de l'île avaient eu un hiver rigoureux pendant lequel
« il leur avait été difficile de gagner souvent le large.
« La sardine, source de leur bien-être, a presque fait
« défaut. Comment s'étonner alors de la misère pro-
« fonde dans laquelle le village a été plongé. En
« outre, cette population n'a jamais eu le sentiment de
« l'épargne (l'argent est plus souvent bu que mangé).
« Elle loge dans des habitations mal ventilées, mal éclairées,
« basses et humides. Dans ces conditions, il n'est pas
« étonnant que le bacille du Typhus ait pu élire domi-
« cile dans le village, et comme il est très résistant,
« on conçoit qu'il peut y séjourner longtemps. »

Quelques pages plus loin, nous lisons :

« Mon attention fut attirée sur un puits situé près de
« l'église, qui reçoit les infiltrations du cimetière et
« des eaux de lavage. D'après les expériences auxquel-
« les nous nous sommes livrés, M. Calmette et moi,
« l'infiltration se faisait très rapidement; de l'eau
« savonneuse jetée autour du puits troublait l'eau au
« bout de peu de temps. Nous avons interrogé une
« femme qui se trouvait là et qui nous a affirmé avoir
« vu boire de cette eau. Il faudrait donc combler ce
« puits. »

4^e Choléra. — Mon intention avait été d'abord de joindre une étude détaillée du Choléra de Guilvinec (1885-1886), mais un ouvrage de grande valeur ayant été publié sur ce sujet par M. Monod, Directeur de l'Assistance publique et ancien Préfet du Finistère, intitulé : *Le*

Choléra. Histoire d'une épidémie (1), j'y renvoie le lecteur. Je ferai seulement constater un fait qui prouve mes conclusions précédemment posées : c'est que les puits ayant été fermés dans le village pendant un certain temps, l'épidémie disparut ; on les ouvre, elle reparait aussi forte qu'avant.

Pour terminer cette assez longue étude de l'Habitation rurale, j'ajouterai que ce n'est pas seulement au point de vue des maladies épidémiques et contagieuses que cette malpropreté de la maison et de ses dépendances est si critiquée ; mais que beaucoup de maladies journalières, et qu'on ne devrait voir que rarement à la campagne, ont là leur cause d'origine telle que Tuberculose, Broncho-Pneumonie, et surtout la Pneumonie, si étrangement commune dans nos pays. Une piaie à la jambe même devient très dangereuse à cause de cette boue étendue par tout le village, et j'ai vu de légères coupures prendre une gravité inquiétante.

(1) Un volume in-8, Delagrave, Paris

CHAPITRE III

Alimentation.

Je n'apprendrai rien de nouveau à personne en disant que l'alimentation est défectueuse et grossière dans les campagnes bretonnes. Il est vrai que la pauvreté du sol, le grand nombre d'enfants, le peu de commerce et d'industrie y obligent presque.

Voici les éléments principaux du régime rural :

En tête vient le seigle(1), servant à faire un pain appelé *pain noir* et qui ne mérite que trop son nom. Rien de coriace comme cet aliment, rien de plus dur et de si vilain aspect quand il date de quinze jours. Cela vient de ce que les fermiers boulangeant eux-mêmes, font mal cuire leur pain après l'avoir fait mal fermenter ; de ce qu'ils y laissent trop de son, employant souvent la farine telle qu'elle sort du mou-

(1) Il contient 12 50 0/0 de matières azotées.

lin, et cela sans bénéfice, le son étant presque aussi cher ; enfin, de ce qu'ils cuisent trop de pain à la fois. C'est triste à dire, mais dans certaines fermes le pain est volontairement mal fait afin de ne pas trop en manger.

Il me semble que si les paysans de chaque commune voulaient s'entendre pour cuire ensemble leur pain, ils pourraient avoir dans chaque bourg un ouvrier boulanger travaillant pour eux leur farine, et à cela ils gagneraient de tous côtés. D'abord ils auraient moins de perte de temps, ensuite leur pain serait plus frais et plus digestible. J'ai vu des pains de trois semaines et d'un mois dans certaines fermes.

Avec la culture intensive moderne, on commence à faire produire, à certaines parties du sol, un peu de froment, surtout dans le Finistère.

Ajoutons même que dans les grandes fermes le pain blanc ou de froment n'est plus inconnu, et qu'on en mange au moins le dimanche.

Parmi les aliments les plus usuels, nous trouvons en deuxième rang le blé noir, servant à faire des crêpes et de la bouillie. C'est la base de la nourriture des cantons centraux de la Bretagne. Les crêpes desséchées au feu sont conservées pendant huit jours et servent dans la soupe et le laitage en guise de pain. C'est un assez bon aliment, quoique un peu lourd vu sa mauvaise cuisson.

Nous trouvons ensuite l'avoine, très nourrissante (1).

(1) L'avoine renferme 14,34 0/0 de matière azotée.

On en fait une bouillie. La farine ayant fermenté vingt-quatre heures avec de la levure de bière, lui donne un goût aigrelet assez agréable. C'est un aliment très léger et très sain.

Comme unique viande, nous avons le porc, qui, élevé dans les fermes, paraît moins coûter au cultivateur. C'est une viande fort saine quand elle n'est pas trop grasse et qu'elle est bien préparée ; mais dans nos campagnes, c'est tout le contraire. La chair musculaire disparaît complètement sous l'obésité forcée de l'animal ; les morceaux de lard servis dans les fermes ne sont que des morceaux de graisse. Ensuite la préparation pour la conserver est hâtivement et fort mal faite ; au lieu d'empiler couche par couche les morceaux de viande avec un intervalle de sel entre chaque, on les jette pêle-mêle, sans ordre et sans soin, sans même les couvrir. Il arrive forcément qu'ils rancissent et donnent un manger abominable et malsain. La police sanitaire n'existant pas, les animaux trichinés ne sont pas rares, et combien de fois n'ai-je pas entendu, dans mon enfance, les marchands se vanter d'avoir vendu des pores *ladres* après leur avoir gratté la langue. Que de victimes ignorées cela a dû faire dans nos contrées.

Heureusement que le cultivateur mange le lard très cuit, et cela a empêché certainement beaucoup d'accidents.

Si le lait, cet aliment si complet (1), ne venait pas en

(1) Le lait contient 43 0/0 de substances utiles à l'alimentation)

aide à tout ce que nous venons de citer, on voit que le régime serait non seulement maigre, mais insuffisant. Heureusement qu'il est servi sous toutes les formes : caillé, doux, en petit lait, et à tous les repas. Le beurre rentre aussi beaucoup dans l'alimentation, mais comme tous les jours l'exportation le fait augmenter de prix, son usage se restreint.

La pomme de terre (1), depuis une cinquantaine d'années seulement, est venue apporter un appui au régime breton, et, sert de légume d'accompagnement au porc, ou est mangée seule avec du beurre.

Le poisson, surtout la sardine, est à bon marché, et pourrait, avec un peu de soin, rendre beaucoup de services ; mais les ménagères ne savent en général ni le cuire, ni le conserver. La sardine, en particulier, qui fait pendant le carême la base du régime, est mal salée, jaunit, et produit à cette époque de vraies épidémies d'urticaire.

Je ne signale pas les œufs employés seulement dans les maisons bourgeoises et ne paraissant sur la table des paysans que dans les grandes occasions.

J'ai souvent cherché un moyen pour améliorer le sort culinaire de nos cultivateurs, et je crois que la culture de légumes nouveaux, absolument inemployés jusqu'ici, rendrait de grands services. La terre coûte peu cher en Bretagne, et chaque fermier pourrait,

(1) La pomme de terre contient 20 0/0 de fécule, 2,50 de matières azotées et 3 0/0 de matières solides (dextrine, cellulose, matières grasses).

sans beaucoup de peine, entretenir un petit carré de choux, oignons, navets, carottes, artichauts qui poussent comme dans leur sol natal, dans notre brumeuse et tiède Armorique. Cela varierait un peu le régime (1). De plus, l'association que je préconisais pour cuire le pain, pourrait servir aussi à permettre aux paysans de manger au moins une fois par semaine de la viande de boucherie. Qui les empêcherait, en effet, de s'unir pour faire tuer, le samedi par exemple, un bœuf ou une vache au bourg, et en se partageant les frais, d'avoir de la viande à très bon compte. Jusqu'ici, le cultivateur goûte peut-être deux ou trois fois l'an à ces viandes, à l'occasion de noces, fêtes ou autres grandes circonstances.

Le cidre est la boisson nationale, il contient de 5 à 6 0/0 d'alcool, mais peu de tanin. C'est notre seule consolation, disent nos malheureux paysans ; et c'est en effet une boisson saine et rafraîchissante. Je m'étonne toujours de rencontrer dans beaucoup d'auteurs, cette étrange et frappante contradiction, que d'un côté ils crient après l'alcoolisme et que de l'autre ils ne jugent de la valeur d'une boisson, que selon son degré d'alcool ; à ce compte, une piquette surchargée d'alcool du Rhin, vaudrait notre vieux bordeaux français plus faible et moins alcoolisé. Mais pour que le cidre soit sain, il faut qu'il soit bien fait, que la ferment-

(1) Dans le pays de Léon (Finistère) et surtout à Rossof, depuis la culture progressive des légumes, le sort des agriculteurs s'est amélioré.

tation des pommes dure au moins vingt-quatre heures avant la mise en pressoir, et que le moût qui en sort fermente encore au moins une journée à l'air libre, dans une cuve ouverte. Il faut que les barriques où on le renferme soient lavées et relavées au carbonate de potasse et à l'eau fraîche. Sans tous ces soins, il aigrit, devient inbuvable et cause des maux d'estomac. Les ulcères et les cancers si fréquents dans les voies digestives, sont peut-être en partie déterminés par cette acidité.

D'autres maladies peuvent atteindre le cidre et proviennent surtout de la mauvaise qualité de l'eau employée pour l'étendre ; ces maladies le font devenir noir, ou filant selon les différents germes que l'eau y fait entrer.

Le cidre doux et non fermenté a des propriétés nocives et est une des causes déterminantes de la dysenterie épidémique. En effet, à l'époque où on fait le cidre, le paysan est surmené par le battage au fléau des grains, ce qui diminue la qualité bactéricide de son sérum sanguin, d'un autre côté la liqueur douce fermente dans les intestins en irritant les muqueuses, et le microbe se trouve alors dans d'excellentes conditions pour évoluer (Voir Observation III).

On boit beaucoup d'alcool en Bretagne ; mais je veux rétablir les faits dans leur pure vérité. L'alcool est surtout consommé par la population maritime, et le cultivateur en boit réellement fort peu. Je suis sûr que les braves gens qui, le long du boulevard Saint-Michel, crient contre l'alcoolisme des Bretons, en sirotent plus dans une journée qu'en huit jours ceux dont ils parlent.

Il est vrai que le dimanche, les paysans ayant fort travaillé pendant la semaine, se trouvent heureux d'être libres, et rencontrant au bourg des amis, ils s'offrent mutuellement des amabilités. Deux ou trois verres de mauvaise eau-de-vie suffisent à les griser, mais de là à l'alcoolisme il y a loin ; et tous les médecins exerçant dans ces contrées, sont là pour témoigner de sa rareté en pleine campagne.

Quant aux reproches faites aux femmes de boire, ils sont absolument dénués de fondement. Dans des grandes villes certes, comme Lorient, Brest qui sont en outre ports maritimes militaires, on rencontre des femmes soules, mais il n'y a pas besoin d'aller si loin pour trouver des demoiselles de ce genre : il n'y a que différence de costume. Dans la campagne, ce vice existe peu et je ne connais que les environs de Bannalec et de Pont-Labbé, dans le Finistère, où il ait un peu de développement.

Le Breton fumait beaucoup autrefois, la génération actuelle le fait fort peu. Quant aux femmes, ce ne sont que quelques vieilles qui en ont conservé l'habitude. Ce n'est, du reste, pas moi qui irai leur interdire une si innocente distraction, et c'est toujours avec plaisir que je vois un vieux paysan se reposer de son dur labeur en fumant une pipe sous un chêne touffu.

Le vin et la bière sont des boissons de luxe et je n'en parle donc pas.

CHAPITRE IV

Vêtements et soins corporels

Dans toutes les parties de France, où j'ai voyagé, on a l'habitude de regarder les Bretons comme très sales. Certes, chez les pauvres gens qui ont à peine le temps de manger ou de dormir, le reproche est vrai ; mais à qui la faute ? Est-ce à eux, qui par pauvreté n'ont pas le temps, et que la misère déprime au physique et au moral ! Et du reste, allez faire un tour dans les mansardes de Montmartre ou des Batignolles, pas même si loin, visitez le ménage d'un étudiant dans ses meubles, et vous me direz si toute la saleté est en Bretagne. Il est certain que la malpropreté des uns n'excusent pas celle des autres, mais enfin elle montre que l'incurie vient vite aux gens nécessiteux.

C'est pourtant la base d'une bonne hygiène que la propreté, et l'eau dans notre pays jaillit claire et limpide à chaque pas.

Ce que je voudrais au moins voir dans nos campa-

gues (et j'espère qu'avec l'instruction cela viendra), c'est la propreté constante des mains et de la figure. Rien n'est plus désagréable que d'être forcé de manger dans une maison dont la ménagère a les mains sales.

En cas d'épidémie, c'est un devoir que de se laver, et souvent la main ayant servi à nettoyer les déjections d'un typhique, a transmis, grâce à sa malpropreté, le germe à d'autres personnes. Je voudrais aussi voir dans nos contrées s'établir l'habitude de prendre un bain de pied au moins une fois la semaine ; et l'été, la mer étant si proche et les rivières si limpides, un ou deux bains par mois.

Les femmes, surtout à l'époque de leurs règles, ont besoin d'une hygiène intime et soigneuse ; elle est très difficile à observer dans ces maisons d'une seule chambre, mais enfin on trouverait toujours un moment et un coin d'écurie pour être seule.

Le costume Breton, produit d'une vieille expérience, convient fort bien au pays et au métier agricole. Le chapeau large défend de la pluie le cou et les épaules ; le gilet serrant la taille par le bas laisse libre la poitrine ; la veste couvre les épaules et les bras sans gêner les mouvements.

Le costume des femmes varie beaucoup ; il se distingue pourtant des habits modernes par l'absence de corset, remplacé avec avantage par un justaucorps en toile qui soutient très bien la taille sans la déformer, et ne serre pas comme les baleines le foie et les intestins.

La chaussure en bois est la seule qui convienne pour le travail au champ. Le cuir absorbe en effet

trop vite l'humidité, tandis que le sabot, admettant facilement de la paille ou du foin dans son intérieur, peut-être séché en un clin d'œil.

Je vais dire quelques mots de l'intérieur du lit ; il est composé en général d'une couche de paille bourrant le coffre dont j'ai parlé, dessus une première couette de balles d'avoine, puis un drap, une seconde couette de balles d'avoine, et le tout est recouvert d'une étoffe en laine ou en coton, faisant effet de tapis. Ce ne serait pas un mauvais coucher quoique un peu dur, si le lit lui-même n'était pas si défectueux, et si la ménagère avait soin d'aérer une fois le temps le contenu de ses matelas. Mais il n'en est rien, et comme plusieurs personnes couchent en général ensemble, au bout de quelque temps le lit n'est qu'un foyer à microbes. La tuberculose y trouve un puissant auxiliaire.

Les tissus des vêtements sont les mêmes que dans les autres parties de la France. Cependant certains cantons emploient presque exclusivement la toile pour leurs habits. La laine, le coton, la soie rentrent concurremment avec elle dans les vêtements de la plupart des autres.

CHAPITRE V

Maladies épidémiques.

Avec des mœurs telles, avec de tels usages, une telle saleté, un manque si prodigieux de soins, on doit comprendre la gravité et la fréquence des maladies épidémiques. Nous avons déjà parlé, à propos de l'habitation, des maladies contagieuses transmissibles par les eaux; nous allons voir ici rapidement les autres avec ce qu'elles présentent de particulier.

1^o *Variole*. — La variole fait tous les ans depuis longtemps des ravages terribles en Bretagne. Ainsi en 1888, dans le seul arrondissement de Lorient, elle atteint le chiffre de 2,147 personnes, et cause 782 décès; en 1889, dans le même arrondissement, 960 personnes restent malades et 311 meurent; en 1890, il y a un peu de baisse (95 cas et 33 décès) et elle continue.

Dans l'arrondissement de Pontivy (Morbihan), qui compte une population de 110,000 habitants, nous voyons, en trois ans, 3,634 personnes atteintes et ils meurent 1,200 malades.

Il en est de même dans tous les autres arrondissements. Qu'attendent-ils pour se faire vacciner ?

Quelles mesures prendre contre cette épidémie, quand elle éclate ? Comment isoler les malades ? Il faudrait pour cela des hôpitaux, des lieux d'internement, des distributions de secours à domicile ; mais pas un centime, pas une obole ne sont là pour venir en aide aux malheureux.

Pas une de nos communes rurales ne possède une institution de secours, pas une n'a encore inscrit à son budget une somme pour les pauvres, et pour faire face aux calamités publiques, il n'y a pas un centime.

Comment, d'un autre côté, empêcher les parents, les voisins, les amis qui bravent la contagion, ne se doutant pas combien elle est redoutable et, du reste, ayant cette résolution stoïque, cette solidarité ardente n'existant peut-être qu'en Bretagne, qui viennent voir les malheureux, leur apportant leur subsistance et se partageant leurs travaux.

On pourrait tout au plus empêcher les curieux inutiles et surtout les curieuses d'approcher, mais pour cela il faudrait des agents.

Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est de voir les malades se promener dans les bourgs, les villages, les champs, la figure encore couverte de croûtes à peine desséchées.

La loi permet au maire de faire arrêter et séquestrer, par mesure de sécurité publique, un fou agité et dangereux, et un varioleux, plus dangereux pour la sécurité

qu'un fou qui brandirait une torche enflammée, doit être laissé libre.

Il est certes répugnant et contraire aux mœurs françaises de faire intervenir les gendarmes dans les questions d'hygiène, mais devant de pareils faits, je comprends qu'une sanction est nécessaire, et qu'il est désirable que l'autorité municipale soit autorisée à prendre les mesures d'internement nécessaires, pour empêcher un malade atteint d'affection manifestement contagieuse, de nuire volontairement à autrui, en répandant son mal dans les endroits publics (Voir Observation IV).

Un problème délicat à résoudre est celui de la désinfection des logements de nos paysans et de leurs objets de literie, linges et vêtements auxquels ils tiennent si précieusement, car ils en ont si peu.

Inutile d'espérer qu'ils consentiront jamais à désinfecter eux-mêmes leurs maisons ; du reste, le voulaient-ils, ils seraient incapables d'appliquer les procédés avec la rigueur et la méthode nécessaires pour les rendre effectifs. Il serait donc nécessaire d'avoir dans chaque commune un gardien désinfecteur, chargé d'exécuter les arrêts de séquestration et de pratiquer les désinfections. Mais qui ne voit l'impossibilité d'imposer une pareille charge à des communes qui n'ont pas un demi-franc à leur budget pour assistance médicale ?

M. le Dr Thoinot, a publié dans la *Gazette des Hôpitaux*, à la fin de 1890, un savant travail sur la *Pratique générale de la désinfection*, et il donne d'excellents conseils.

Reconnaissant que le prix d'achat et d'entretien

d'étuves Geneste et Herscher, fixes ou mobiles, est beaucoup trop élevé pour les petites villes, et par conséquent pour les campagnes, il recommande que tous les vêtements, après avoir bouilli longtemps, soient après cela, avec les matelas, oreillers, traversins et autres objets ne supportant pas la lessive, soumis à des fumigations sulfureuses dans une *Soufrière* qu'on pourra installer à peu de frais pour l'usage de toute la population.

« Dans un local inoccupé, isolé, facile à clore hermétiquement de toutes parts avec du mastic et du plâtre, et *non avec du papier collé qui ne clôt absolument rien*, on ne gardera qu'une issue pour sortir.

« Au centre de cette soufrière, on creusera un trou, si le sol s'y prête, ou bien on déposera du sable dans des cuvettes ; sur le sable on mettra 60 grammes de fleur de soufre pour chaque mètre cube, on arrosera d'alcool, on allumera et l'on calfeutrerà la porte de sortie avec du plâtre.

« On aura ainsi à peu de frais une soufrière qui remplacera l'étuve et qui servira, pendant toute la durée de l'épidémie, à la désinfection des pièces de literie qu'on y transportera comme on transporte ces objets à l'étuve, dans les villes. »

Ensuite, si l'on ne peut pratiquer le lavage des parquets, des dallages et des murs, avec la solution de bichlorure, parce que, dans nos fermes, le sol battu et creusé de cuvettes est le seul dallage, que les murs bien souvent ne sont ni crépis, ni recouverts d'enduits, on pourra se contenter de badigeonner fortement les

murs et le plafond au lait de chaux, moyen simple, pratique et suffisamment efficace. Le sol devra être gratté et fortement arrosé avec une solution de sulfate de cuivre à 5 0/0. Tous les meubles devront être lavés avec la solution de bichlorure.

Malheureusement aucune autorité n'a, dans le moment actuel, le pouvoir d'assurer l'exécution des mesures de salubrité publique ; et le maire ne peut pas même prendre une mesure quelconque qui puisse engager les finances de la commune en cas d'urgence absolue.

On parle beaucoup depuis quelques années de rendre la vaccine obligatoire, et de faire sanctionner cette obligation par une loi. Notre Conseil d'hygiène Morbihana émis un vœu à la majorité. Certes personne plus que moi n'est convaincu de l'utilité de la vaccine, mais je craindrais de choquer la susceptibilité de nos populations par une telle loi. Au moins si elle est votée, faudrait-il organiser dans tout le territoire et surtout dans nos départements, un service régulier de vaccination, fonctionnant de telle façon que chacun puisse se faire vacciner ou revacciner à jour fixe ; sans déplacement et sans frais.

2^e Rougeole. — C'est une maladie très répandue dans les campagnes, tous les enfants l'ont eue, et, en général, elle est assez bénigne.

Cependant, en 1890, il y eut une épidémie très meurtrière dans l'arrondissement de Lorient ; dans sept communes il y eût 2,600 cas et 232 décès.

En voyant les soins que l'on donne aux petits enfants,

on s'étonne que cette maladie ne produise pas tous les ans des ravages plus effroyables. On les gorge de boissons sudorifiques et on les surcharge de couvertures pour les exposer ensuite au bout de cinq à huit jours, dès que l'exanthème est passé et la fièvre tombée, à toutes les intempéries de l'atmosphère ; on peut donc se demander comment elle ne fait pas plus de victimes.

Contre cette épidémie, prescrire l'isolement est inutile et illusoire, la contagion, d'après certains auteurs, précédant la période rubéolique. C'est, du reste, une affection tellement contagieuse qu'elle est presque inévitable, et beaucoup de familles prennent souvent le parti de provoquer pour ainsi dire la contagion sur tous leurs enfants à la fois, afin de n'avoir pas l'ennui de longs gardiennages successifs.

3^e *Diphthérie*. — Le croup, autrefois si commun dans nos campagnes — l'auteur de cet ouvrage a perdu trois frères de cette maladie — et si atrocement meurtrier, étouffait bon an mal an deux mille enfants. Depuis 1887 il a un peu diminué, mais les arrondissements de Pontivy et de Lorient, dans le Morbihan, accusent encore en 1890 (je trouve le nombre trop diminué) 78 décès. A l'heure actuelle (avril 1892) une terrible épidémie décime les cantons de Port-Louis et de Carnac (Morbihan), et n'est pas près d'être terminée.

C'est surtout pour cette terrible maladie que l'isolement devrait être obligatoire, d'autant plus qu'il est relativement facile de l'obtenir avec de la bonne volonté. Elle n'atteint en effet que les enfants, or, ils ont toujours leurs parents pour les garder ; les voisins n'ont donc

guère de prétextes à visiter ces malades, qu'une bizarre curiosité. J'ai vainement essayé, chaque fois que j'en ai trouvé l'occasion, de faire comprendre à ces personnes le danger qu'elles faisaient courir non pas, certes, à elles-mêmes, mais à leurs enfants ou à ceux de leurs voisins en transportant ainsi partout le germe de la terrible maladie accroché à leurs habits.

Sous le premier Empire, une épidémie ayant éclaté dans le département du Morbihan, dans ma propre commune de Caudan, je ne me rappelle plus au juste de l'année, et la nature contagieuse de la maladie éclatant à tous les yeux, le préfet prit un arrêté défendant l'approche à tous les étrangers, et faisant surveiller le territoire envahi par la force armée. On voit que les mœurs n'ont pas changé depuis. (Mauricet, *Compteur des épidémies ayant sévi dans le département du Morbihan, de 1800 à 1855.*)

Je ne parle ni de la scarlatine, ni de l'influenza, la première étant très peu répandue dans nos contrées, l'autre n'étant, espérons-le, qu'un accident de passage.

Depuis plusieurs années il n'y a eu, en effet, qu'une seule épidémie de scarlatine à Elven, près de Vannes (décembre 1890), et il y a eu seulement sept victimes.

CHAPITRE IV

Accouchement et Enfance.

La grossesse, dans nos contrées, n'offre rien de particulier, et suit ordinairement son cours normal ; aussi je n'en parlerai pas. J'ai remarqué cependant les troubles nerveux assez fréquents et plus nombreux qu'on ne s'attendrait à les trouver dans les campagnes.

Les accouchements sont pour la plupart naturels, cela fort heureusement, car ils se font presque tous en l'absence du médecin et de la sage-femme ; et les vieilles matrones qui officient dans ces cas, se livrent aux plus bizarres pratiques, si la venue de l'enfant tarde tant soit peu. Voici ce que dans le beau pays de Vannes, aux environs de Saint-Avé, Meucon et communes environnantes, on appelle soutenir l'accouchée. MM. Dagais et Parescot, les sympathiques internes de Lesvellec, ainsi que les médecins de Vannes sont là pour confirmer ce que j'avance ici.

Si l'accouchement tarde à se faire, on fait lever la

patiente, et on la fait s'accrocher de toutes ses forces à un meuble, étant à demi accroupie. Une vieille matrone passe derrière elle et, écartant les cuisses, introduit le médius et l'index de chaque main de chaque côté du vagin, et là tire en sens inverse de toutes ses forces, tout en recommandant à la malade de pousser de toute son énergie, et cela ainsi jusqu'à la venue de l'enfant.

Ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'on se décide à aller chercher le médecin, quand tout est perdu. Aussi celui-ci met fort peu d'empressement à venir, sachant d'avance que sa course ne lui rapportera que de l'ennui et une grande responsabilité, car bien entendu, c'est lui qui supporte tout si il y a accident.

On comprendra facilement qu'avec de telles méthodes, malgré la pureté si grande de l'atmosphère, il y ait des scepticémies et des déchirures du périnée en énorme quantité. Ce sont peut-être ces manœuvres qui produisent le grand nombre de prolapsus utérins que l'on peut constater dans nos contrées. Il est vrai que le tempérament lymphatique des gens et le grand nombre d'enfants y prédisposent beaucoup.

La délivrance, elle aussi, se fait en général bien. Pour peu qu'il y ait accident, c'est la perte assurée de la femme. En cas d'hémorrhagie, par exemple, le médecin appelé en dernier lieu, arrive rarement à temps.

L'enfant, chose curieuse, est bien soigné dans les premiers jours qui suivent sa naissance et tout naturellement on lui donne les soins que prescrit l'Hygiène. Il est vrai qu'on ne le baigne pas, mais on le lave deux

ou trois fois par jour ; les mères bretonnes adorent leurs enfants. C'est au bout de quelques mois que par des soins inintelligents, on vient maladroitement détruire les bons résultats obtenus. Aussitôt que l'enfant a deux ou trois mois, surtout s'il paraît fort et vigoureux, on le bourre de bouillie de froment et même de soupe : la diarrhée verte, le carreau, la scrofule même, sont les conséquences de si funestes erreurs de régime.

Cette habitude de forcer les enfants à manger très vite est d'autant plus curieuse que le lait manque peu aux femmes bretonnes, pour la plupart, et pour ainsi dire toutes, excellentes nourrices, les meilleures même de France, si l'on tient compte de l'empressement des médecins des grandes villes à les recommander aux familles.

J'ai essayé bien des fois de faire comprendre aux mères de nos campagnes l'inutilité de la nourriture qu'elle donnait à leur enfant ; je leur ai montré dans les excréments la bouillie, le pain à peine transformés et encore reconnaissables. Rien n'y fait.

Si elles se contentaient de donner aux enfants du lait de vache, si bon en Bretagne, le mal serait moins grand dans le cas rare où le lait viendrait à leur manquer à elles-mêmes ; mais c'est surtout, alors, qu'on les achève par la bouillie et la soupe à haute dose.

Le berceau breton, sorte de coffre en bois très profond, soutenu par deux colonnes entre lesquels il se balance, est tout à fait malsain, l'air n'arrive pas jusqu'à l'enfant, que de plus, on couvre de rideaux, fer

més de toutes parts. Il vaut pourtant mieux encore en avoir un que de coucher les enfants dans le bas d'une armoire, ou, chose encore plus mauvaise, dans le lit avec les parents; les cas d'étouffement ne sont pas si rares qu'on le croit.

Toutes ces causes réunies produisent une mortalité effrayante, qui atteint de 14 à 16 p. 100 pendant la première enfance.

Jusqu'à 5 ou 6 ans, l'enfant, garçon ou fille, est vêtu d'une longue robe se boutonnant par derrière, la tête est coiffée d'un léger bonnet, élégamment brodé le dimanche. L'Hygiène n'a qu'à approuver cette habitude.

Les maladies qui atteignent l'enfance, telles que : méningite, carreau, coqueluche, rougeole, etc., donnent lieu à des pratiques aussi bizarres que ridicules. Il existe certaines bonnes femmes composant un unique remède, où entrent de la graisse de chien, de la suie, des peaux de couleuvres, et cette ordure est censée souveraine contre toutes les maladies. Le médecin arrive souvent seulement pour constater la perte du petit malade.

Dans notre région humide les enfants deviennent facilement scrofuleux, aidés du reste à cela par leur mauvais régime alimentaire. Les sorciers des environs y ont beau user leurs passes magnétiques, rien n'y fait, les glandes persistent toujours. Il est malheureux que le remède qui est, dans notre contrée, à la portée de tout le monde, ne soit pas employé : les bains de mer si hygiéniques et réussissant si bien. Les résultats de

l'Hospice de Pen-Bron (Loire-Inférieure) sont là pour le prouver.

On laisse aux enfants les cheveux longs jusqu'à 7 ou 8 ans ; autrefois, toute la vie. C'est très joli et très gracieux, mais il faut tenir dans ce cas la tête très propre et c'est ce qu'on ne fait pas, autant par parti-pris que par négligence. Cette idiote superstition étant répandue dans nos contrées que la saleté de la tête entretient une bonne santé : on voit des mères communiquer volontairement à leurs enfants des poux pris sur un autre.

Les favus, teignes tonsurantes et autres pullulent donc, et ce n'est que grâce aux efforts multiples et persévérants de nos instituteurs et institutrices que le nombre en a diminué. La gale aussi est très répandue et il est peu de Bretons qui ne l'aient eu dans leur jeunesse. Cela vient, je pense, de la fréquentation constante des animaux.

Si, arrivant dans un village et apercevant un enfant couvert de croûtes de favus impétigineux, vous vouliez faire couper ses cheveux et traiter la maladie, on vous répondrait immédiatement que cela *tomberait sur la poitrine* ; car en breton, le favus s'appellant catarrhe, on confond volontiers celui de la tête avec celui des bronches.

Une mauvaise habitude est celle de laisser les enfants manger quelquefois une quantité énorme de fruits verts, cela leur donne la diarrhée et souvent d'atroces coliques ; et comme ils ramassent ces fruits par terre où ils ont séjourné longtemps, ils avalent des œufs d'as-

caris lombricoïdes dont on a mille peines plus tard à les débarrasser. Cette maladie permet, il est vrai, aux vieilles matrones d'exercer encore leur industrie et les enfants se promènent entourés, des mois entiers, de colliers d'ails à l'odeur peu agréable.

CHAPITRE VII

Hygiène professionnelle.

La classe agricole nous occupera surtout. Je ne veux point faire ici son Hygiène professionnelle complète, travail déjà fait maintes et maintes fois, je veux seulement souligner quelques traits particuliers. Soumis comme tous les cultivateurs aux intempéries des saisons, le paysan breton a de plus affaire à un climat particulier, doux et humide, sans brusques changements de température, même au printemps et en automne ; aussi est-il sujet à la diarrhée, à la bronchite, à l'asthme.

Pas de vieux cultivateurs qui n'aient pas une hernie. Le tempérament lymphatique, la laxité des tissus provenant de la mauvaise nourriture, y prédisposent singulièrement ; aussi, le moindre choc, si commun dans leur rude métier, creuse une voie aux intestins.

Les fractures sont fort communes dans toutes les campagnes et je n'en parlerais pas, si je n'avais ici à

m'élever contre une classe de gens qui faisant profession de les arranger, estropient une foule de mes compatriotes : ce sont les Rebouteux. Ce type se trouve un peu partout en France, mais est, en Bretagne, une production commune du sol. Ce sont des gens qui, ayant reçu de père en fils une teinture très légère de l'anatomie des grosses articulations, et avec cela énormément d'audace, réduisent sans crainte les luxations les plus dangereuses, les fractures les plus compliquées ; aussi que d'accidents.

Il faut dire que les médecins de campagne sont un peu innocemment les complices de ces gens. S'il arrive qu'un malheureux attrape une entorse, appelés sur les lieux, ils auront hâte de partir et ce n'est qu'avec ennui qu'ils pratiqueront le massage souvent rebutant sur des gens qui ne se sont jamais baignés ; le Rebouteux, au contraire, y mettra tous ses moyens et arrivera forcément à un bon résultat dans quelques cas très simples, dans une entorse sans complication. Je connais même des médecins (que les petites manœuvres du massage ennuiant) adressant le client au rebouteux voisin. Je crois qu'ils manquent gravement à leurs devoirs professionnels ; et qu'ils sont, en quelque sorte, responsables des accidents arrivant par la faute de gens qu'ils accréditent par cette manière d'agir.

Les blessures sont très fréquentes au moment de la moisson et de la coupe des branches d'arbres. On ne les traite pas par l'antisepsie, loin de là ; le blessé s'arrête gravement dans un coin et le remède n'est pas long à chercher ni à préparer : il baigne ou lave la

plaie avec son urine. Cela produit des résultats désastreux, et de simples piqûres donnent lieu à des panaris qui ne guérissent qu'après avoir souvent ankylosé le doigt.

Le noyer et le châtaignier sont deux arbres que je veux restaurer dans l'estime populaire, et les décharger de crimes imaginaires. Il arrive souvent qu'un paysan, baigné de sueurs après avoir *labouré* son champ, vient faire la sieste sous un de ces deux arbres. A peu de jours de là, il est pris ou d'une pneumonie ou de fièvres pernicieuses ; évidemment, pour la crédulité publique, ce sont ces arbres qui lui donnent les fièvres, tandis qu'au contraire c'est la terre remuée fraîchement et laissant échapper des miasmes, qui en est l'unique cause.

Si, au lieu de se coucher dans un champ cultivé sous un châtaignier ou un noyer, le cultivateur le faisait dans une prairie, ces accidents ne lui arriveraient pas.

Les différents métiers sont représentés à la campagne bretonne, mais n'offrent pas de particularités remarquables. Je signalerai pourtant l'extrême fréquence de l'alcoolisme chez les ouvriers employés aux constructions ou l'ameublement.†

Ceux-ci habitent les bourgs et souvent, non mariés, mangent à l'auberge. De plus, il est d'habitude que tout fermier venant à l'atelier offre une consommation à tous les ouvriers ; le patron double ; et cela recommence plusieurs fois dans la journée. Le soir, un peu émus de ces libations et se trouvant ensemble à leur pension commune, ils continuent ; cela dure ainsi

plusieurs jours, car l'ouvrier ayant un métier gagne dans nos campagnes de 2 fr. 50 à 3 fr. 50 : il est donc relativement riche, et au prix où sont les boissons, peut se griser souvent. Ce sont ces gens que les touristes ont vu dans les auberges, et qu'ils ont pris pour des cultivateurs, tandis que ceux-ci sont très sobres en semaine.

Deux métiers attirent notre attention : celui de sabotier et celui de charbonnier. Ces gens ont un des sorts les plus misérables qu'on puisse rêver.

Vivant dans les bois, sous des huttes formées de branchages entrelacés et couvertes d'un chaume mal posé, il sont à peine à l'abri de l'air. Leur dur métier leur rapporte peu, et comme ils ont beaucoup de rapports avec leur clients de ville, le peu qu'ils gagnent est bu et non mangé. Aussi meurent-ils tous très jeunes, phthisiques pour la plupart. Les femmes de 25 ans sont vieilles et ont toujours des conjonctivites fort graves, causées par la fumée qui sort de la hutte par un trou situé au plus haut de la toiture. Les poètes, il est vrai, envient leur heureux sort, je voudrais les voir en tâter.

OBSERVATIONS

OBSERVATION I (Dr FOUQUET) (1).

Epidémie de dysenterie de Limerzel, 1890.

Dans une misérable hutte en terre, couverte de genêt, sur un des deux grabats, qui composent tout le mobilier, une jeune fille de dix-sept ans est couchée. Elle vient d'arriver à pied du village du Ros, où elle était domestique. Dans cette maison, une personne est déjà morte, et l'autre domestique va très probablement succomber cette nuit.

Dans cette hutte, où elle vient se réfugier, habitent son père, sa mère, ses quatre frères et sœurs, plus jeunes.

Je demande où vont coucher désormais ces sept personnes.

Dame! Monsieur, il faudra bien que trois des enfants couchent avec la malade; mon mari, un enfant et moi, nous coucherons dans un autre lit.

Conclusion : La mère, les frères et les sœurs tombent malades à leur tour.

(1) Compte-rendu des épidémies du Morbihan et des travaux du Conseil d'hygiène du Morbihan, en 1890.

OBSERVATION II (D^r BAYON) (1).

Epidémie de dysenterie de Limerzel, 1890.

Connaissant tous les hameaux et presque tous les habitants de la commune de Limerzel, il m'a été donné de suivre quelques faits intéressants de propagation. En voici un exemple : la femme Chénn habite près le bourg de Limerzel ; elle est employée, pendant quelques jours, comme ouvrière, à la Ville-au-Coq, dans une maison contaminée. Elle y prend la maladie, la passe à ses garçons et à ses deux filles. L'une de ces filles est domestique au village du Ros, chez Boiffoud, en même temps qu'une autre jeune fille de 16 ans, nommée Hervy : c'est là qu'elle est soignée, et elle crée, dans ce foyer populeux, un foyer grave d'infection. La fille Hervy, atteinte à son tour, et, en quelque sorte, chassée par ses maîtres, se réfugie chez ses parents, à l'île Budieu, dans cette hutte en terre où nous sommes entrés ensemble : sa mère, ses frères, ses sœurs deviennent malades, puis leurs voisins les Gallé et le village de Kerbelan, qui les touchent.

OBSERVATION III (D^r ROBERT) (2).

Épidémie de dysenterie de Malestroit, 1890.

L'épidémie passe alors dans un autre faubourg, frappe un vigoureux gaillard de 29 ans, qui, *la veille, avait fait de copieuses libations de cidre non fermenté.*

60 à 70 selles par vingt-quatre heures ; température : 39° ;

(1) *Idem.*

(2) *Idem.*

pouls : 100. Au bout de six à sept jours de traitement, le nombre des selles tombe à 20 ; les matières apparaissent dans les garde-robes, les douleurs de ventre diminuent.

Le malade, se voyant hors de danger et s'imaginant n'avoir plus à combattre que la faiblesse, prend une cuillerée de soupe, boit un litre de vin et meurt, presque subitement, dans des douleurs atroces.

OBSERVATION IV (*Personnelle*).

Au mois d'août 1890, me trouvant en vacances chez mes parents, à Caudan (Morbihan), au moment où sévissait la terrible épidémie de variole qui, à cette époque, a décimé notre population, je rencontrai, dans la rue, une jeune fille, Marie R..., âgée de 16 ans, se promenant avec plusieurs petites amies.

Sa face, ses mains, son cou étaient couverts de boutons purulents de varioloïde. J'essayais de lui faire comprendre qu'il y allait de son propre intérêt de rentrer, et qu'elle était un danger pour ses amies ; après avoir ri et plaisanté, elle me promit de rentrer directement chez elle, mais elle prit un chemin directement opposé.

Le lendemain, elle alla voir sa tante, cultivatrice, à quelques kilomètres de là. Celle-ci, mère de cinq enfants, au lieu de la renvoyer, la reçut et la garda quelques jours ; quelque temps après, ses cinq enfants étaient atteints successivement ; son mari lui-même eut une légère varioloïde. Ils guérirent tous, mais furent absolument défigurés.

Dans ce village, la contagion s'étendit à une autre famille qui perdit deux membres ; la troisième ferme, habitée par des gens riches et propres, eut seulement sa bonne, âgée de 17 ans, atteinte ; Elle en mourut.

CONCLUSIONS

I. Les départements (Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord) qui nous occupent en cette étude présentent à notre Observation deux races bien distinctes : 1^o A l'est, une race non bretonnante ou Gallo, descendant de colons gallo-romains et parlant un patois mélangé de vieux français et de latin, elle est très sujette aux épidémies de dysenterie ; 2^o à l'ouest, la race bretonne se subdivisant elle-même en deux groupes bien tranchés ; sur la côte des hommes blonds, aux yeux bleus, descendants des Bretons venus d'Angleterre au ^ve siècle ; dans les Monts d'Arré et les Montagnes Noires des hommes bruns et petits aux yeux gris-clairs descendants des Armoricaains refoulés par les envahisseurs.

Les statistiques officielles donnent pour ces trois départements une moyenne de 90 habitants par kilomètre carré ; mais cela tient aux côtes très peuplées, les campagnes sont presque désertes. Cependant la population *s'y accroit énormément* et le ferait encore plus avec une hygiène convenable.

II. L'habitation et ses dépendances (écurie, cour,

puits) mal tenues et mal construites, d'une saleté inouïe, sont la cause majeure de l'endémicité de certaines maladies épidémiques : dysenterie, fièvre typhoïde, typhus, choléra. Les municipalités devraient avoir le droit de désinfecter les logements atteints, de boucher les puits contaminés, et devraient appliquer strictement les règlements de voirie interdisant l'amoncellement du fumier devant les portes, autour des maisons et sur les voies publiques, afin d'éviter la souillure des eaux.

III. L'alimentation exclusivement composée de seigle, blé noir, avoine, porc, lait et pommes de terre est insuffisante et grossière. Pour l'améliorer, il faudrait pousser à la culture de légumes nouveaux destinés à varier un peu le régime, et à la formation de sociétés de panification et de boucherie permettant aux cultivateurs d'ouvrir à bon compte, du pain mieux fait et de la viande fraîche.

Le cidre est la boisson nationale ; il faut qu'il soit bien fait sinon il cause des cancers et des ulcères d'estomac par son acidité. Doux et non fermenté, il est nuisible (Voir Observation III).

IV. Les soins corporels laissent beaucoup à désirer. Un principe élémentaire d'hygiène est d'avoir les mains et la figure propres. Une main non lavée peut transmettre, en cas d'épidémie, le germe d'une maison à l'autre. Une poignée de main suffit à contaminer la famille d'un ami.

Le vêtement breton, produit d'une vieille expérience, convient parfaitement au climat et aux occupations agricoles.

Chez l'homme, le chapeau large garantit de la pluie les épaules et le cou ; le gilet serre la taille et laisse libre la poitrine ; la veste couvre les bras et le dos sans gêner les mouvements ; la ceinture soutient les intestins souvent énormes à cause du régime presque exclusivement végétal.

Chez la femme, le corset est remplacé avec avantage par un justaucorps qui maintient la taille et les seins sans déprimer le foie, les côtes et les intestins.

V. Les épidémies fréquentes et meurtrières dans nos départements s'attaquent presque toujours aux maisons pauvres et malpropres, causant des misères atroces. Pas une de nos communes rurales n'a ni un refuge, ni un centime pour les fonds d'extrême misère. Il serait à désirer qu'il y en eût un, si minime fût-il.

Aucune autorité publique n'a dans l'Etat actuel de la législation le pouvoir d'assurer les mesures de salubrité publique. Les municipalités qui ont le droit d'arrêter un fou furieux devraient avoir celui de séquestrer un individu atteint d'une maladie contagieuse et répandant son mal dans les lieux publics, comme je l'ai constaté maintes fois (Voir Observation IV).

Parmi ces épidémies, la variole est une des plus graves, et on parle beaucoup de la vaccine obligatoire. Personne plus que moi ne reconnaît l'utilité d'une pareille mesure, mais elle me paraît un peu arbitraire. En tout cas, si cette loi était votée, il faudrait organiser le service de la vaccine de façon que chacun puisse se faire vacciner sans déplacement et sans frais.

VI. Les accouchements sont fréquents dans chaque

famille, presque tous naturels, et heureusement, car, quand cela n'est pas, les matrones qui les font se livrent aux pratiques les plus bizarres, causant des septicémies sans nombre et des déchirures du périnée.

L'enfance mal soignée donne l'effrayante mortalité de quatorze à quinze pour cent. C'est vers le deuxième ou troisième mois qu'elle est la plus atteinte, à cause de l'habitude qu'ont les mères bretonnes de gaver à cet âge leurs enfants de bouillie de froment et de soupe.

Le berceau breton est malsain, ne laissant pas l'air arriver aux enfants, mais vaut encore mieux que le fond d'une armoire ou la communauté de lit avec le père et la mère.

VII. L'Hygiène professionnelle offre peu de choses particulières. On constate seulement que dans les cas de fracture, luxation, entorse, le cultivateur est exploité par des charlatans appelés *Rebouteux* qui, souvent, les estropient.

Quelques métiers comme ceux de sabotier, charbonnier, présentent ceci de particulier que les gens qui les pratiquent, habitent dans les bois, sous des huttes, faites de branchages entrelacés et dans la plus grande misère. La mortalité est effrayante parmi leurs enfants, et eux-mêmes meurent pour la plupart phtisiques ou prématurément vieilliss.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- A. FOUQUET. — Compte-rendu des épidémies et des travaux des
Conseils d'hygiène du Morbihan, en 1890. (Vannes 1891.)
- MAURICET. — Épidémies du Morbihan, de 1800 à 1855. (Vannes,
1884.)
- PROUST. — Traité d'hygiène. Paris, 1881.
- THOINOT. — Pratique générale de la désinfection. (Gazette des
Hôpitaux, 1890.)
- TOUREN. — Épidémie de typhus à l'île Tudy (Finistère) (mai-août
1891, publiée par les Archives de médecine navale et coloniale
(mars 1892).
-

Vu : Le Doyen, Vu : Le Président de la Thèse,
BROUARDEL. A. PROUST

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

